
H-France Review Vol. 21 (June 2021), No. 98

Ann Jefferson, *Nathalie Sarraute: A Life Between*. Princeton, N. J.: Princeton University Press, 2020. xx + 425 pp. Preface, acknowledgements, illustrations, notes, bibliography, and index. \$39.95 U.S. / £34.00 (hb). ISBN 9780691197876.

Compte-rendu par Naomi Toth, Université Paris Nanterre.

“A biography is considered complete if it merely accounts for six or seven selves, whereas a person may have many thousand.” --Virginia Woolf, *Orlando*

L'écriture de Nathalie Sarraute résiste à l'idée même de biographie. Elle sonde l'immense multitude de voix qui nous habitent à chaque instant, se chamaillant et se contredisant entre elles, de sorte que les subjectivités qui peuplent son œuvre échappent à tout effort de les rassembler sous des traits de caractère définis. Dès les premiers romans *Portrait d'un inconnu* (1948) ou *Martereau* (1953) et jusqu'à *Tu ne t'aimes pas* (1989) et *Ici* (1995), toute tentative de construire une image cohérente de soi-même ou de quelqu'un d'autre se révèle perdue d'avance—ou représente la fin de toute écriture véritablement vivante. Mais les multiples voix ont en général raison de ces tentatives. Elles arrachent les masques sociaux qui nous asphyxient, font tomber des statues érigées pour nous représenter, perforent les photos et les portraits. Même *Enfance* (1983), son roman à contenu autobiographique, s'appuie sur une narration discontinue à deux voix, pour poser un lapin au lecteur qui n'a pas de quoi suivre la construction progressive d'une personnalité, mais se trouve face à une série d'impressions fortes.

Écrire la vie de quelqu'un qui se méfiait autant de l'entreprise biographique est donc un exercice périlleux. À chaque effort pour dessiner une trajectoire, on court le risque de faire taire la multitude en privilégiant quelques voix—en un mot, de trahir l'auteure telle qu'elle s'exprime dans son œuvre. Mais s'agissant de l'une des romancières françaises des plus importantes du 20^e siècle, la plus grande trahison aurait été de ne pas écrire de biographie du tout, car Sarraute serait restée en dehors de l'histoire littéraire officielle. Comme Ann Jefferson l'explique dans la préface de *Nathalie Sarraute: A Life Between*, c'est cet argument qui l'a convaincue de se lancer malgré tout dans cette voie, à la demande de Dominique Sarraute, la troisième fille de l'écrivaine.

En fait, une biographie de Sarraute existait déjà, écrite par Huguette Bouchardeau et publiée chez Flammarion in 2003.[1] Mais cette biographie non-officielle est relativement courte et ne bénéficiait pas de la coopération de la famille Sarraute. Celle d'Ann Jefferson, en revanche, a eu leur soutien. Jefferson a pu consulter les archives familiales, dont certaines photos se retrouvent dans le texte, ainsi que celles de la ville natale de Sarraute, Ivanovo en Russie. Surtout, elle a patiemment dépouillé les archives du fonds Sarraute maintenant accessible au public à la Bibliothèque nationale de France[2], composé principalement de correspondances et de quarante années d'agendas. Ceux-ci ont permis à Jefferson d'identifier un grand nombre de ceux que Sarraute fréquentait de son vivant et de faire des entretiens avec eux. La biographe a également pu puiser dans sa connaissance approfondie des milieux littéraires, culturels et intellectuels de la France du 20^e siècle pour trouver d'autres contemporains de Sarraute qui ont eu quelque chose à

dire à son sujet. Chacune de ces sources éclaire d'une lumière différente la vie de Sarraute. Et pourtant, cette documentation conséquente n'écrase pas le sujet. Car bien des aspects de sa vie restent dans l'ombre et Jefferson avance dans ces zones à tâtons. Il y reste donc suffisamment d'ambiguïté et de mystère pour que le portrait ne devienne jamais totalisant. Comme les trois petits points qui émaillent les textes de Sarraute leur laissent respirer, les précautions et la pudeur d'Ann Jefferson permettent à son sujet de vivre.

La biographie procède de façon chronologique et se divise en cinq parties. « *Between Worlds, 1900-1921* » raconte la naissance de Natalia Ilyinicha Tcherniak à Ivanovo-Voznesenk ; son enfance passée entre ses parents en Russie et en France, où elle restera définitivement à partir de 1909 ; ses études qui l'ont amenée en Angleterre, qu'elle a adoré, et en Allemagne, qui lui a moins plu. « *Tentative Beginnings, 1922-1944* » rend compte de sa rencontre avec Raymond Sarraute, qui deviendra son mari, son dactylographe—dans une inversion des normes genrées dans les couples littéraires de l'époque—et son soutien constant, avec qui elle partagerait une grande complicité. On la voit débiter sans enthousiasme une carrière d'avocate à laquelle la maternité, puis les lois antisémites de Vichy, vont rapidement mettre fin. Ses premières tentatives d'écriture datent de cette époque, aboutissant enfin à la publication de *Tropismes*, son premier livre, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Après 1940 elle est obligée de se cacher et échappe de justesse à la Gestapo.

Son effort pour être publiée de nouveau dans la France de l'après-guerre occupe la troisième partie, intitulé « *Ambivalent Allegiances, 1944-58* ». Elle doit d'abord négocier les liens qu'elle a établis avec le couple Sartre-Beauvoir : Sartre a soutenu son œuvre à ses débuts, mais une animosité mutuelle s'est développée entre Sarraute et Beauvoir. Elle se retrouve ensuite dans le giron de ce groupe hétérogène d'écrivains expérimentaux qui sera connu sous l'étiquette du « Nouveau Roman » et dont ses propres essais, rassemblés dans le volume *L'Ère du soupçon* (1956), servira d'étendard. « *Golden Fruits, 1959-70* » raconte le moment de sa consécration, d'abord à l'étranger et puis en France. Elle sera couronnée par le Prix international de littérature pour le roman *Les Fruits d'or* (1964). Elle voyage, aux États-Unis et à Cuba, en Grande Bretagne et en Scandinavie, en Russie et en Israël, et se lance avec réticence puis plaisir dans l'écriture de pièces radiophoniques. La dernière partie « *On Her Own Terms, 1970-1999* » nous montre une Sarraute qui prend ses distances avec le Nouveau Roman au moment où son œuvre commence à être bien établie et entre dans les programmes scolaires et universitaires. Ce nouveau statut lui apporte également de nouvelles amitiés, notamment parmi les critiques et universitaires, et ses pièces sont jouées par des metteurs en scènes de renom à Paris et New York. Cette période fut également marquée par le deuil de Raymond, décédé en 1985. Nathalie Sarraute elle-même disparaît à l'âge de 99 ans en 1999, à la fin du siècle que sa vie avait traversé.

Cette chronologie est entrecoupée de réflexions plus thématiques, parfois condensées dans un chapitre à part, mais le plus souvent développés comme une petite musique au fil du texte. Deux d'entre elles méritent une attention particulière : ses engagements politiques et sa lutte avec l'angoisse.

Sarraute a souvent insisté sur une séparation entre les œuvres d'art et les engagements politiques de leurs auteurs—tout en ajoutant que dans son cas, il n'y avait pas de contradiction entre les deux. La critique a plutôt respecté cette distinction de son vivant, où peu était écrit à propos de ses orientations politiques. Jefferson nous permet de mieux saisir la justesse de l'évaluation que

Sarraute faisait de la compatibilité entre son écriture et ses engagements. Cela se voit peut-être de la façon la plus nette dans la relation qu'elle a entretenue avec son pays natal au cours de son histoire tumultueuse. Faisant l'expérience des mouvements prérévolutionnaires, pour lesquels il avait de la sympathie, son père Ilya Tcherniak finit par partir de la Russie tsariste pour s'installer définitivement en France où Nathalie restera avec lui à partir de ses neuf ans. Sarraute avait 17 ans et vivait depuis près d'une décennie à Paris quand la révolution russe éclata. Son expérience de cet événement était donc médiée par sa famille, dont un oncle anarchiste qui aurait participé à l'attentat de Fornary et qui aurait été assassiné par la police secrète du tsar, un père qui jouait aux échecs avec Lénine et Trotsky à Paris, mais qui était, comme les autres membres de la famille en Russie, plus Menchevik que Bolchevik. L'enthousiasme de Sarraute a rapidement été remplacé par une prise de distance avec le régime de Staline, distance qui s'est renforcée après une visite en Russie en 1935. Elle restera d'ailleurs partagée entre un enthousiasme et une grande méfiance pour le changement révolutionnaire, comme le montrera plus tard sa participation superficielle et vite regrettée à Mai 68.

Son rapport à l'URSS a changé sous Khrushchev. Dans un chapitre intitulé «The Heroine of Post-Stalin Russia», Jefferson documente avec précision les nombreux voyages en Union soviétique au début des années 1960, quand Sarraute a rencontré un certain nombre d'écrivains officiels et a activement participé à la conférence européenne qui réunissait des auteurs des deux côtés du rideau de fer. Elle exprimait une admiration sans faille pour l'égalité qu'elle voyait dans l'organisation sociale en place, un sentiment très similaire à celle que lui inspirerait le Cuba de Castro où elle s'était également rendue à la même époque. Pourtant, ses visites en URSS cessent à l'arrivée de Brezhnev au pouvoir avec sa politique bien plus répressive des libertés culturelles, et ne seront pas renouvelées, la censure et la surveillance étant trop importantes. En détaillant ce moment soviétique de la vie de Sarraute, Jefferson souligne subtilement mais sûrement comment deux valeurs qui caractérisent sa fiction—la croyance dans l'égalité absolue des êtres humains et la conviction que nous partageons tous les mêmes potentialités sensorielles et émotionnelles malgré nos déterminations sociologiques—trouvent un écho dans son enthousiasme pour l'Union soviétique et expliquent l'énergie qu'elle a dépensé à y promouvoir le Nouveau Roman.

Ces deux valeurs se trouvent aussi au cœur de ses prises de position plus proches de ses identités : celle d'être une femme et d'être juive. De façon notoire, Sarraute était très sceptique quant aux lectures féministes de la littérature—surtout, mais pas seulement, celles qui ont un parfum d'essentialisme. Elle refusait d'être considérée comme un « écrivain femme » et martelait sa croyance en l'existence d'un niveau fondamental d'égalité humaine où le genre n'intervenait pas, répétant que l'écriture littéraire se situait, pour elle, au-delà de ces considérations sexuées. Jefferson relève qu'elle se servait même de pronoms et de forme adjectivales neutres—c'est-à-dire masculines—pour se désigner et pour désigner ses filles. Mais elle nous apprend surtout que Sarraute a été moins frileuse concernant le féminisme dans la sphère politique, militant activement pour le droit de vote des femmes dans les années 1930. Si elle n'a pas été associée aux mouvements féministes de l'après-guerre, sa position comme seule femme entourée d'hommes sur la célèbre photo des « Nouveaux Romanciers », orchestrée par Jérôme Lindon, ne nous autorise pas pour autant à lire son rejet du féminisme en littérature comme la preuve qu'elle serait un « *token* ». Jefferson nous montre au contraire une écrivaine qui a cherché à établir et à maintenir des liens de proximité avec de nombreuses écrivaines et intellectuelles de l'époque, telles Violette Leduc au début de sa carrière, Monique Wittig dans les dernières décennies, et Maria Jolas. De façon concrète et pratique, Sarraute participait aux réseaux de sociabilité littéraire féminine moins

connus mais très importants pour les écrivaines du vingtième siècle, réseaux que la biographie de Jefferson met ainsi au jour.[3]

Devenue une « juive par décret »—le titre du chapitre quatorze—dans la décennie qui précédait la Seconde Guerre Mondiale, Sarraute n’a pas cherché à refuser ni à cacher cette identité qui avait jusqu’alors eu peu de place dans sa vie, s’enregistrant volontairement comme juive sous Vichy. Son expérience d’assignation à un groupe minoritaire et persécuté a sans doute laissé des traces, peut-être de façon plus évidente dans son soutien plein et entier à l’Israël des kibbutzim. Après un séjour dans un kibbutz en 1969, elle est même sortie de sa réserve politique pour écrire, sans sollicitation, un article élogieux de l’État hébreu. Son admiration porte, une fois de plus, sur la mise en pratique des idéaux égalitaires dans les kibbutzim et elle souligne—de façon étonnante vu le contexte de l’occupation des territoires palestiniens—qu’elle n’y a vu aucune forme d’exclusion de qui que ce soit.

Elle explique pourtant son enthousiasme en disant que l’État d’Israël fournit aux juifs les moyens de « ne plus être juifs » (p. 319), [4] position qui en dit long sur son propre rapport à toute forme d’identité. En effet, dans ses positions politiques comme dans sa vie plus généralement, Sarraute s’avère très attirée par une croyance dans l’égalité qui implique de refuser toute adhésion identitaire, de sorte que l’appartenance—à une nation, une culture, une religion, une classe ou une identité sexuée, mais aussi à un mouvement ou une coterie littéraire—est toujours vécue par elle comme un problème. L’exclusion serait douloureuse, tout comme l’inclusion serait suffocante. Mais puisque dans la pratique, il faut bien négocier des rapports avec des identités et des appartenances, Sarraute va très souvent casser les appartenances manifestes en affirmant une singularité. Pour elle, il s’agit de ne se tenir ni dedans, ni complètement dehors. C’est cette position intermédiaire que caractérise Sarraute, comme le souligne le sous-titre de la biographie dans sa version anglaise, « *A Life Between* ».

Cette position tiraillée entre le désir d’appartenir et la peur d’être engloutie, la volonté d’adhérer et celle de se désagrèger, n’est peut-être pas sans lien avec sa lutte avec l’anxiété que Jefferson déplie avec délicatesse. Le chapitre « Pierre Janet’s Patient » parle d’une expérience de la psychothérapie que Sarraute n’évoquait jamais elle-même mais qui, Jefferson nous en convainc, a certainement eu une influence complexe sur son rapport à l’angoisse et sa conception de la psychologie plus généralement. Si elle caricaturait Janet dans *Tropismes* et se moquait allégrement des « analystes » et des catégorisations psychologiques dans *Portrait d’un inconnu*, et si elle refusait des lectures psychanalytiques de son œuvre, cela ne l’a pas empêchée de s’approprier, tout en les transformant, de nombreux thèmes que l’on retrouve dans l’approche originale de la psychanalyse que développait son médecin. Avec une différence importante : l’angoisse chez Sarraute n’est pas considérée comme une pathologie ; au contraire, elle s’en sert comme d’une ressource pour l’écriture littéraire. Son œuvre, tout aussi drôle et légère qu’elle puisse être par moments, en dépend.

Le portrait de Nathalie Sarraute que nous offre Ann Jefferson bénéficie d’une connaissance profonde de son œuvre littéraire. Après avoir participé à l’édition des *Œuvres Complètes* dans la Pléiade, Jefferson a publié en 2000 une étude importante intitulée *Nathalie Sarraute, Fiction and Theory : Questions of Difference*, où elle montre le rapport paradoxal à la différence qui se joue au cœur de son œuvre.[5] Quand on lit cette étude avec la biographie de l’écrivaine, une cohérence remarquable et éclairante entre la vie et l’œuvre de l’auteur se fait jour. Mais si les spécialistes de

Sarraute apprendront bien des choses en lisant cette biographie, aucune connaissance préalable de l'œuvre n'est nécessaire pour apprécier le portrait qui s'y dessine—Jefferson maintient ici un autre équilibre difficile pour le biographe, et reste fidèle ici aux principes d'inclusivité chers à Sarraute. Aucune biographie n'aurait sans doute rencontré la pleine et entière satisfaction de Nathalie Sarraute. Mais il y a fort à parier que celle-ci ne lui aurait certainement pas déplu.

NOTES

[1] Huguette Bouchardeau, *Nathalie Sarraute*, Paris: Flammarion, 2003. C'est dans la même collection (« Grandes biographies ») que la nouvelle biographie d'Ann Jefferson a été publiée en 2019 dans sa traduction française, effectuée par Pierre-Emmanuel Dauzat et Aude de Saint-Loup.

[2] Les manuscrits de Sarraute, en revanche, ne seront consultables qu'en 2036.

[3] Comme l'a souligné également Tiphaine Samoyault dans sa recension de la traduction française de la biographie d'Ann Jefferson, « La femme-siècle », *En Attendant Nadeau*, 7 février 2020 <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2020/02/07/sarraute-femme-siecle/>> (dernière consultation le 7 mai 2021).

[4] « 'no longer Jewish' » : la formule originale en français n'est pas citée, même en note.

[5] Ann Jefferson, *Nathalie Sarraute, Fiction and Theory: Questions of Difference* (Cambridge: Cambridge University Press, 2000).

Naomi Toth
Université Paris Nanterre
naomitoth@gmail.com

Copyright © 2021 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172